

Discordances

« Commencer par le point final », recommande à un certain moment Fabrice Melquiot dans la pièce *L'Espace* programmée par Jean-François Munnier et le festival Concordan(s)e au Cnd, précisément en seconde partie de soirée. C'est ce que nous faisons.

Non pas que le texte de Melquiot soit moins intéressant que celui de son collègue Arno Bertina, ou que la « proposition », comme on disait dans les années 90, qu'il a combinée avec Jean-Baptiste André soit plus faible (= moins spectaculaire) que celle, offerte en apéritif, intitulée *Sous la peau*, due au duo Bertina-Larrieu. Tout bonnement parce que ce n'est pas, quoi qu'on dise, de la danse. Ni, heureusement (on l'a craint un moment, aux premières œillades appuyées en direction du public), pas totalement du théâtre. Plutôt une longue routine d'un music-hall ou d'une piste aux étoiles à l'ancienne mode, rythmée par des effets sonores en boucle et des chatouillis guitaristiques produits en direct par Nicolas Lespagnol-Rizzi ainsi que par les phrases, récitées de tête, lues ou écrites à la craie par l'auteur *en personne*, simplement calligraphiées par lui en caractères majuscules et en un verlan non appliqué aux mots mais à la principale sur le mur du fond de la classe et sur la porte de l'issue de secours du studio 3.

L'éclairage ostensible de Joël L'Hospitalier joue aussi son rôle dans *L'Espace* en question, tantôt emprisonnant l'acrobate, tantôt valorisant sa *performance* – au sens turfiste ou sportif que ce terme a en français. Il va sans dire que la prestation de Jean-Baptiste André mérite, à elle seule, le déplacement, étant donné le talent de cet artiste circassien dans différents domaines : la comédie, la commedia dell'arte, la clownerie et, bien sûr, toutes sortes d'exercices physiques risqués comme l'équilibrisme, le saut périlleux, la gymnastique. L'aisance avec laquelle il passe d'une expression à l'autre fait qu'on n'a à aucun moment l'idée de s'ennuyer.

La danse, on la trouve donc, diversement traitée, mais incontestablement, dans l'opus co-écrit ou, si l'on préfère, co-chorégraphié par Daniel Larrieu et Arno Bertina, *Sous la peau*.

Non seulement les mouvements de Larrieu et ceux de son partenaire de jeu sont toujours justes, précisément planifiés, parfaitement répétés et exécutés, mais la structure elle-même est, selon nous, suffisamment intrigante, dramatiquement parlant. Les artistes ayant en effet opté pour le collage – un mille-feuille textuel et gestuel amalgamant des ingrédients a priori inhomogènes et visant sans doute à faire correspondre, pour ne pas dire concorder, des niveaux de signifiés diversement formulés.

Une vieille « nouvelle » sortie d'un tiroir du romancier où il est question de kinésithérapie, donc de corps, donc de mort, excellemment interprétée en voix *off* par Pauline Guimard. De fausses *interviews* radiophoniques (ou télévisuelles) d'écrivains disparus. Des impressions vagues. Des allusions à des faits d'actualité. Des descriptions plus précises, simplement écrites (= sans la moindre subordination). Des allusions... explicitement (homo)sexuelles. Des marionnettes. Des squelettes... fluorescents (pas très bien éclairés, malheureusement, la lumière n'étant pas absolument « noire », pas tout à fait « ultra violet »). Les *calacas* chères à Bartabas.

L'écrivain est à l'aise en danseur et le chorégraphe se révèle bon comédien. Ce singulier festival a, en trois-quatre ans, deux temps trois mouvements, convaincu les uns et les autres de jouer *son* jeu. D'inverser, pour ainsi dire, les rôles. De changer de peau, littéralement, comme l'ont compris Bertina-Larrieu. Le finale du duo est festif. La danse, en fait, pas si macabre que ça.

Les textes des deux précédentes éditions du festival Concordan(s)e viennent d'être publiés sous ce titre aux éditions L'Œil d'or.